

Science du langage, psychologie individuelle et psychologie des peuples en Allemagne. Le débat entre H. Steinthal, H. Paul et W. Wundt et la question des fondements des sciences de la culture

Céline TRAUTMANN-WALLER
Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3 / IUF

Résumé : Dans l'Allemagne de la seconde moitié du XIXe siècle des débats très vifs entourent l'idée d'une entité psychologique collective (*Volksgeist* chez Steinthal ou *Volkswille* chez Wundt) telle que la définit la «psychologie des peuples» en liaison étroite avec des recherches sur les langues ou les mythologies. Si Durkheim, pensant notamment à ces travaux, estimait que sans la conception très germanique de la société comme réalité *sui generis* plus grande que la somme de ses parties, il n'y aurait pas de science sociale, un néo-grammairien comme Hermann Paul s'est opposé pour sa part à ce genre construction purement spéculative à ses yeux et du coup nuisible à la recherche, notamment linguistique. Selon sa «science des principes», les sciences de la culture en général ne sauraient s'appuyer que sur une psychologie individuelle. De la «querelle des lois phonétiques» à l'articulation entre linguistique et psychologie et à la validité de l'utilisation de la notion de loi en sciences humaines en général, ce débat allemand, loin de ne concerner que la linguistique, a eu une certaine importance pour la définition du fait social et préfigure des oppositions théoriques en sciences sociales encore valables aujourd'hui. De l'opération de clarification entreprise par Hermann Paul, à la place de la psychologie allemande au sens large pour la naissance des sciences sociales ou à l'importance de ce débat pour la genèse du structuralisme, ce qui est en jeu, c'est autant la question de la possibilité de concevoir un sujet collectif que la possibilité d'une scientificité des sciences humaines en général.

Mots-clés : histoire des sciences humaines ; psychologie ; sciences de la culture ; Allemagne XIXe siècle ; linguistique allemande ; psychologie des peuples.

Le débat qu'analyse cet article se concentre pour l'essentiel sur les années 1870 à 1911, à une époque où, dans l'espace germanique, la linguistique psychologique paraît s'imposer en sciences du langage et où l'École néogrammaire promeut un nouveau degré de systématisation des recherches linguistiques. Il concerne l'existence d'un psychisme collectif et le projet d'une psychologie des peuples, qui incluait un important volet de linguistique et de théorie du langage.

Liés aux discussions concernant le rapport entre âme et corps en psychologie et, en lien avec ce dernier, celui du statut de la causalité et des lois dans le domaine des sciences humaines, ce débat associe des linguistes et des psychologues allemands. Dans les années 1880 il prend la forme d'une opposition entre les défenseurs d'une psychologie individuelle et ceux d'une psychologie «collective» dont le nom et les concepts centraux restaient à déterminer et pouvaient varier de l'un à l'autre, tout comme les désignations de l'instance psychologique collective postulée : «esprit d'un peuple» (*Volksgeist*), «esprit collectif» (*Gesamtgeist*), «âme d'un peuple» (*Volksseele*) ou «volonté d'un peuple» (*Volkswille*).

S'y opposent principalement Heymann Steinthal (1823-1899), linguiste humboldtien fondateur en 1859 avec Moritz Lazarus (1824-1903) d'une *Revue de psychologie des peuples et de science du langage* (*Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*), Wilhelm Wundt (1832-1920), connu surtout pour être le fondateur du premier grand laboratoire de psychologie expérimentale à Leipzig en 1879, mais qui développa également à partir de 1886 une série de réflexions sur la psychologie des peuples avant de se lancer dans une vaste synthèse dont les différents volumes paraîtront sous ce titre entre 1900 et 1920, et enfin Hermann Paul (1846-1921) qui fut d'abord un médiéviste puis s'orienta de plus en plus, depuis le début des années 1880, dans ses recherches linguistiques rattachées à l'École des néogrammaires, vers la langue allemande de son époque et conduisit, en lexicographe et en théoricien de l'évolution du langage, à étendre l'histoire des langues à la langue du présent (*Gegenwartssprache*).

S'il est évidemment possible d'analyser aussi la dimension sociologique des ces fronts théoriques et leurs enjeux politiques, cet article se concentre sur leur dimension épistémologique. Car, si ce débat est aujourd'hui en grande partie oublié, tout comme la psychologie des peuples trop souvent réduite à un positivisme étroit ou à un essentialisme, d'autant plus présent actuellement qu'on le dit périmé, il constitue néanmoins un vecteur privilégié pour comprendre une certaine *épistémè* de la fin du XIXe siècle et le rôle de la linguistique dans la définition du fait social et dans la réflexion sur les socles des sciences de la culture. Il soulève un faisceau de questions non résolues à ce jour, liées à l'opposition entre holisme et individualisme, entre sciences dites dures (*Naturwissenschaften*) et sciences humaines ou encore entre une naturalisation des cultures et le modèle des «sciences de l'esprit» qui relèguent celles-ci dans une sphère séparée et extra-matérielle.

1. LA FONDATION DE LA PSYCHOLOGIE DES PEUPLES ET SON RAPPORT A LA LINGUISTIQUE (HEYMANN STEINTHAL ET MORITZ LAZARUS)

On peut dater les débuts de la psychologie des peuples d'un article publié par Moritz Lazarus en 1851, où ce terme est utilisé pour la première fois (Lazarus, 1851). Lazarus y esquisse le programme d'une «nouvelle» science, qui entend compléter et développer la psychologie empirique de Johann Friedrich Herbart (1776-1841). Ce dernier avait cherché à remplacer la psychologie des facultés mentales par une psychologie des états mentaux et des représentations mis en rapport d'après des lois mathématico-mécaniques. Là où Herbart en restait pour l'étude des représentations (*Vorstellungen*) et de leurs mouvements et interactions au niveau individuel et s'était contenté d'indiquer l'utilité que pourrait avoir la constitution d'une «psychologie de l'Etat» (*Staatspsychologie*), Lazarus souligne la nécessité de tenir compte de la spécificité du fonctionnement psychologique des groupes pour analyser les lois qui les gouvernent et en fait le principe de sa psychologie des peuples aussi appelée «Culturwissenschaft». ¹ Il dira ultérieurement pour illustrer son propos, que si l'on considère par analogie l'exemple des arbres, ils appartiennent bien eux aussi à deux sciences : une physiologie des plantes, qui peut traiter aussi bien d'un seul arbre que de tous les arbres en général, et une science des arbres en groupe, c'est-à-dire en forêts, la sylviculture (*Forstwirtschaft*). Cette dernière s'appuie certes sur la botanique et la physiologie mais, de par ses fins et ses moyens, elle serait différente (Lazarus, 1862). S'appuyant sur la spécialisation scientifique mais cherchant aussi à la dépasser, la psychologie des peuples se propose d'opérer une synthèse des disciplines nouvelles et des héritages anciens selon une logique qui lui est propre.

Les termes qui vont servir, à partir de ce moment là, à désigner l'objet de la psychologie des peuples sont, à côté de celui de «culture» (*Cultur*) déjà évoqué, ceux de : «esprit objectif» (*objektiver Geist*), «esprit d'un peuple» (*Volksgeist*), et «esprit collectif» (*Gesamtgeist*). Ces termes n'ont pas manqué de susciter des critiques dès cette époque. Le concept d'«esprit objectif» était étroitement associé à la philosophie hégélienne. Pour Hegel l'esprit était l'absolu qui se développe de manière historico-dialectique et s'accomplit en trois étapes : l'esprit subjectif dans l'homme individuel ; l'esprit objectif dans les figures humaines collectives des mœurs (*Sittlichkeit*), de la morale (*Moralität*), du droit, de la société, de l'Etat et de l'histoire ; l'esprit absolu dans l'art, la religion et la philosophie. Au sujet de l'origine hégélienne du concept, Lazarus note simplement dans un article programmatique : «On comprendra aisément en suivant la suite de cette présentation, que le concept d'«esprit objectif» n'est pas pris ici au sens de la répartition hégélienne, dans laquelle il ne signifie que l'esprit pratique, alors que dans notre acception il s'exprime tout autant

¹ Voir notamment Köhnke, 2003.

dans les domaines théoriques et artistiques» (Lazarus, 1865, en note p. 41). Il est vrai que la différence n'est pas aussi minime qu'elle pourrait le paraître puisque d'une part elle refuse à la philosophie, à la religion et à l'art le statut d'«esprit absolu», et que d'autre part c'est elle qui fonde l'idée de culture comme système en essayant, comme le fait régulièrement Steinthal non sans mal, de saisir le «théorique» et le «pratique» comme un tout. La notion d'esprit objectif tend alors à désigner de manière très générale l'ensemble des accomplissements culturels réalisés par l'esprit humain et se situe d'une certaine manière dans cette acception entre les philosophies de l'esprit et les philosophies de la culture.

Dans les passages où il s'efforce de définir plus précisément sa conception de l'«esprit objectif», Lazarus considère comme insuffisante l'analyse de l'esprit objectif comme masse (de représentations) et estime qu'il faut bien plutôt parvenir à l'analyser comme un système (*ibid.*, p. 43). Il tient à souligner ici «que la communauté n'est pas une simple addition d'individus mais qu'elle forme une unité fermée dont il faut précisément étudier la nature ; une unité dans la formation et le développement de laquelle sont formulés des processus et des lois qui ne concernent pas du tout l'individu en tant que tel, mais seulement dans la mesure où il est quelque chose d'autre qu'un individu, précisément partie et membre d'un tout» (Lazarus, 1862, p. 399). Si les relations que les individus entretiennent avec l'Etat, la commune, la ville, ou l'Eglise sont multiples et différentes, si «les individus forment ensemble un tout politique, religieux et économique et [s'] il est évident que chacune de ses relations échoit à un domaine scientifique différent», ce qui est commun à toutes ces relations c'est l'«activité spirituelle de l'homme et la formation d'une communauté et d'une unité spirituelle» (*ibid.*, p. 397). Le terme de «spirituel» renvoie ici à la nature psychique et non biologique des entités étudiées, et la langue sert très souvent dans ce contexte de modèle paradigmatique aussi bien à Lazarus qu'à Steinthal. Il lui revient d'illustrer ce qu'ils définissent comme «vie en commun» (*Zusammenleben*), «vie collective» (*Gesamtleben*) ou esprit collectif (*Gesamtgeist*) : «La vie spirituelle (*geistiges Leben*) ne consiste pas simplement en ceci que des représentations soient perçues, mais en ce que ces dernières participent également à une relation réciproque, à une pénétration mutuelle et à un mouvement. Dans ce mouvement et cette pénétration mutuelle des divers éléments psychiques en une unité et en l'énergie d'une vie spirituelle est contenue l'image de l'unité dans la vie d'un esprit collectif qui s'accomplit dans les individus» (Lazarus, 1865, p. 11). Parce que «tout événement se produisant dans la société humaine ou sous son influence, soit conduit à la formation de processus psychiques, soit émane de ceux-ci» (Lazarus, 1865a, p. 421), il faut recourir à la psychologie pour analyser les lois qui sont à l'œuvre dans l'histoire de l'humanité.

Quant au concept d'«esprit d'un peuple» (*Volksgeist*), qui, de Herder aux Romantiques et à Hegel ou à l'Ecole historique du Droit avait déjà connu une longue histoire, il donnait l'impression, en plein processus

d'unification allemande, qu'il n'existait comme collectifs que des peuples. Il est vrai que le terme de *Volksgeist* pouvait prêter à confusion et bien des contemporains y virent la preuve d'un essentialisme vivement rejeté. Lazarus et Steinthal ont réagi tous les deux aux critiques concernant cette prééminence de la notion de *Volk* dans leur projet. Dès le troisième volume de la revue, Lazarus dit en note que le terme de «peuple» (*Volk*) est à prendre ici au sens de collectif, la dimension nationale n'ayant été privilégiée que parce qu'elle est la forme la plus courante, la plus stable du collectif, pouvant ainsi servir de point de départ à une analyse des productions culturelles collectives (*ibid.*, p. 420-421). Il n'en estimait pas moins selon ses dires que tous les collectifs pouvaient être analysés de cette façon.²

Dans ses propres recherches concernant la poésie populaire, Steinthal s'oppose à ce qu'il disqualifie comme une mystique de l'«âme du peuple» (*Volksseele*) et cherche, comme il le dit, à sortir cette problématique de l'«âme du peuple» des «brumes» dans lesquelles elle nageait (Steinthal, 1880, p. 30), sans renoncer pour autant à l'idée d'un sujet collectif. C'est bien par là qu'il est à la fois un continuateur et un critique des Romantiques. Steinthal dira plus tard qu'accuser leur psychologie des peuples d'avoir «essentialisé» les cultures était un malentendu impardonnable, puisqu'au contraire Lazarus et lui auraient toujours été les premiers à critiquer les substantialisations abusives (Steinthal, 1891). Il songeait sans doute ici, entre autre, à sa critique de la caractérisation des peuples sémitiques entreprise par Ernest Renan (Steinthal, 1860). Pour répondre aux objections formulées à l'égard de la notion d'«esprit d'un peuple», Steinthal et Lazarus ont donc néanmoins remplacé celui-ci par la notion d'«esprit collectif (ou commun)» (*Gesamtgeist*), qui peut paraître également insatisfaisante, mais dont on peut noter qu'elle joue cependant un rôle jusque dans la première sociologie d'un ancien étudiant de Lazarus, Georg Simmel.³

Concrètement, Lazarus et Steinthal essaient dans leurs recherches d'appliquer à des phénomènes collectifs la psychologie empirique de Herbart et les mécanismes qu'elle avait permis de dégager dans le psychisme individuel : les processus d'aperception, de fusion des représentations, de sédimentation, les mouvements des représentations par rapport à un seuil de conscience etc. Lazarus consacre notamment des analyses à la conversa-

² Cette question est complexe notamment parce qu'elle est reliée aux prises de position de Moritz Lazarus dans différents débats liées à l'unification de l'Allemagne. Nombre de commentateurs ont souligné la divergence apparente entre le soutien qu'il apporta, à ses débuts, à l'idée d'une homogénéité culturelle nécessaire de toute nation et à l'entreprise d'unification prussienne, et la défense d'un „multiculturalisme“ comme essence même de toute culture au moment des débats liées à la question de l'intégration des juifs en Allemagne et de leur „assimilabilité“, dans le sillage des attaques de l'historien Heinrich Treitschke. Voir Trautmann-Waller, 2006. Notons qu'en Allemagne le débat actuel dit „débat sur l'intégration“ (*Integrationsdebatte*) est associé à une réflexion sur la transmission et l'avenir de la langue allemande.

³ Voir notamment Köhnke, 1996.

tion, au jeu.⁴ Il s'intéresse aussi à la psychologie du langage, certains considérant d'ailleurs que son apport dans ce domaine relève plus proprement d'une psychologie du langage que les recherches de Steinthal.⁵ Steinthal, pour sa part, travaille sur les religions, les mythologies, les variantes dans la poésie populaire et dans l'épopée, le rôle des *diascevestes*.⁶ Lui qui a critiqué l'idée même d'une classification en linguistique, classe les épopées en types : isolant, agglutinant, organique. Mais, ce qui paraît plus intéressant, c'est qu'il réfléchit aussi à ce que mythes, épopées et légendes nous révèlent de la mémoire collective, voire d'un inconscient collectif, et des rapports entre l'histoire et les créations poétiques.

2. DE LA «MAUVAISE PSYCHOLOGIE» DES NEOGRAMMAIENS, OU : QUEL STATUT POUR LES LOIS PHONÉTIQUES ? (H. STEINTHAL, OSTHOFF-BRUGMANN, H. SCHUCHARDT ET F. MISTELI)

Il faut noter que les considérations de Steinthal ont eu un impact non négligeable sur les débuts de l'École néogrammairienne. Cette dernière s'est constituée à la fin des années 1870 à Leipzig notamment, autour du spécialiste de l'indo-européen et slaviste August Leskien (1840-1916), un ancien élève d'August Schleicher (1821-1868), théoricien de la régularité des lois phonétiques (ou du caractère sans exception des lois phonétiques, *Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze*) qui constituaient à ses yeux le principe le plus important du changement linguistique. Parmi les principaux membres de cette école on compte également Wilhelm Braune (1850-1926), Karl Brugmann (1849-1919), Berthold Delbrück (1842-1922), Hermann Osthoff (1847-1909), Hermann Paul (1846-1921) et Eduard Sievers (1850-1932).⁷

Aux conceptions alors dominantes des langues comme entités organiques en évolution dues notamment aux travaux de Schleicher — une vision modelée sur les sciences naturelles et aboutissant bien souvent à l'idée d'une évolution des langues comme simplification progressive au sens d'un déclin et d'une déperdition — les néogrammairiens ont opposé un point de vue sociohistorique et analytique. Ils ont porté l'accent sur la rigueur méthodologique et cherché à décrire les langues en termes de lois,

⁴ Voir son livre le plus célèbre : Moritz Lazarus, *Das Leben der Seele in Monographien über seine Erscheinungen und Gesetze*, Berlin, 1856/57.

⁵ Voir Knobloch, 1988.

⁶ (c'est-à-dire étymologiquement les «arrangeurs», du nom donné aux critiques grecs, particulièrement ceux d'Alexandrie, qui se sont occupés des poèmes d'Homère, de l'arrangement des chants, de l'authenticité de certains vers, et de la correction du texte).

⁷ Pour une présentation générale de l'École néogrammairienne, voir (par ordre chronologique) : Jankowsky, 1972; Einhauser, 1989.

définissant en particulier de nombreuses lois phonétiques qui retracent l'évolution des sons d'une langue au cours du temps.

Dans la préface des *Recherches morphologiques dans le domaine des langues indo-européennes* (*Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen*) publiées en 1878 par Osthoff et Brugmann, et qui est considéré parfois comme une sorte de manifeste de l'École néogrammairienne, les deux auteurs se réfèrent comme à une étape essentielle de leur réflexion, à l'article de Steinthal «Assimilation et attraction, à la lumière de la psychologie» («Assimilation und Attraction, psychologisch beleuchtet», Steinthal, 1860a). Dans cet article, Steinthal insistait sur la fécondité de certaines amorces grimmiennes et donnait aux lois phonétiques, qui concernent précisément l'attraction et l'assimilation de certains phonèmes, une interprétation psychologique qui permettait d'ailleurs d'étendre ces processus bien au-delà des simples phonèmes jusqu'à la phrase entière. Le cas du relatif en allemand est ainsi analysé comme un processus d'assimilation du pronom par la subordonnée. C'est cette interprétation psychologique de l'assimilation et de l'attraction qui lui permettait de les étendre également aux principes structurels de différentes épopées.

Osthoff et Brugmann s'appuyaient sur cet article de Steinthal pour prouver que les changements phonétiques même les plus simples ne peuvent être expliqués si l'on se place simplement au niveau de la production physique des sons. Il fallait donc une science qui observe comment opèrent les facteurs psychologiques qui sont à l'œuvre dans les changements phonétiques innombrables et dans les formations analogiques. L'article de Steinthal, dont ils notent le peu d'influence qu'il a eu jusqu'à présent sur les linguistes, a esquissé pour la première fois, selon eux, les axes de cette science, qui devra contribuer à former une idée claire du degré auquel ces innovations sont de nature purement psychomécanique d'un côté, reflet de processus psychologiques de l'autre.⁸

Steinthal et une partie des néogrammairiens partagent effectivement une opposition farouche à la perspective linguistique d'August Schleicher, dont Steinthal a critiqué l'organicisme biologisant et la tentative de mathématisation de la linguistique dans plusieurs articles de sa revue.⁹ Mais le point de vue de l'École néogrammairienne ne fait guère le bonheur de Steinthal et de son entourage non plus. On peut en voir un signe dans le fait qu'il accueille dans sa revue un compte-rendu élogieux de la brochure de Hugo Schuchardt *Des lois phonétiques. Contre les néogrammairiens* (*Ueber die Lautgesetze. Gegen die Junggrammatiker*, 1885), construisant ainsi avec ce dernier un front commun¹⁰ contre un systématisme exagéré et une mécanisation de la science qui transparaisent selon eux dans le caractère

⁸ Voir Brugmann & Osthoff, 1878, Vorrede, p. III-XX.

⁹ Voir notamment les recensions suivantes de Steinthal : 1860b ; 1862 ; 1865.

¹⁰ Concernant le caractère structurant de la «querelle des lois phonétiques» et ses enjeux, voir Caussat, 1978 ; et Baggioni, 1988.

trop rigoureux attribué aux lois phonétiques (Tobler, 1887). Pour Hugo Schuchardt, les rapports entre les lois phoniques et l'analogie doivent être définis autrement que chez les néogrammairiens. Pour ceux-ci, les lois phoniques sont comparables à des lois physiques, tandis que l'analogie est décrite comme une pulsion psychique. Suivant Schuchardt, l'analogie trouble au contraire parfois le jeu des lois phoniques et elle peut même parfois engendrer à son tour des lois phoniques. D'autre part il n'est pas légitime, selon lui, de mettre en avant la régularité (ou le caractère sans exception, *Ausnahmslosigkeit*) comme caractéristique principale de toutes les lois phonétiques. Il ne faut pas oublier que le langage n'est pas un produit de la nature mais de l'esprit social (*sozialer Geist*) et qu'en tant que tel, il ne peut être soumis à de telles lois que dans la même mesure que tous les produits de ce dernier, faute de quoi on risque une mécanisation de la science.

Le porte-parole de cette critique du groupe de la *Revue de psychologie des peuples et de science du langage* à l'égard des néogrammairiens fut le linguiste suisse Franz Misteli (1841-1903). Ce dernier fait de son compte-rendu des *Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen* de Osthoff und Brugman dans la revue de Steinthal et Lazarus (Misteli, 1880) une confrontation avec les principes et les méthodes de cette école qui se termine par une analyse du *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* de Saussure paru en 1879.¹¹

Misteli examine d'un œil critique l'hypothèse d'Osthoff et Brugmann selon laquelle dans les périodes reculées les langues auraient formé plus d'analogies que ce n'est le cas ultérieurement. L'évolution de la langue lui paraît avant tout signaler une volonté de séparer substance et forme comme le montre Steinthal. Il n'y a donc pas «plus» ou «moins» d'analogie selon les époques mais des formations analogiques plus ou moins limitées ou étendues. Il lui semble que, contrairement aux intentions développées dans leur préface, où ils déclaraient vouloir se libérer du schématisme des études linguistiques qui ne connaissent les langues que sur le papier et construisent des hypothèses brumeuses telles que les «formes primitives indo-européennes» (*indo-germanische Grundformen*), les néogrammairiens ne sont pas libérés tant que cela de ces anciennes méthodes.

Quant à Saussure, il ne fait que développer, selon Misteli, dans son *Mémoire* les conceptions de Brugmann (Misteli, 1880 (II), p. 13). Sans vouloir contester le mérite du travail de Saussure, Misteli signale qu'il grouille tout autant de «formes primitives» et de diphtongues qui n'appartiennent à aucune langue, que les recherches plus anciennes. Le «coefficient sonantique» lui paraît être simplement un nom qui ne veut rien dire en soi et dont la physiologie des sons doit encore examiner contenu et valeur. Ce système est d'une grande rigueur logique mais qu'en est-il des faits ? Le

¹¹ Ferdinand de Saussure avait soutenu une thèse à Leipzig en 1880 sous la direction d'August Leskien sur l'emploi du génitif absolu en sanscrit.

moment *a priori* de l'unité de l'explication paraît importer à Saussure autant que le langage des faits. La physiologie des sons et la psychologie n'acquièrent donc pas ici l'importance que la préface de Osthoff et Brugmann paraissait leur accorder. Misteli conclut en disant que les thèses principales de l'École néogrammaire méritent une totale reconnaissance même si elles ne constituent pas une transformation aussi profonde de la linguistique que leurs auteurs le prétendent, mais plutôt un prolongement, puisqu'il y a encore beaucoup de formalisme et de schématisation en elles. Elles gagneraient, selon lui, à laisser la psychologie aux psychologues. La psychologie des néogrammaires lui paraît imprécise et, comme Steinthal, il pense que ces derniers ne sont pas conscients combien l'association est, dans ce domaine, une catégorie insuffisante. Dans un compte-rendu ultérieur de l'ouvrage d'Hermann Paul, *Principes de l'histoire du langage*, Misteli rendra hommage à ce dernier comme linguiste mais considérera également que sa psychologie est confuse (Misteli, 1881). Plus précisément, il critique chez Paul l'utilisation de la notion imprécise d'imagination créatrice qui, associée à la mémoire, expliquerait l'intégration d'éléments nouveaux, donc l'évolution des langues et aussi l'apprentissage des langues étrangères.

3. DE LA LINGUISTIQUE A UNE SCIENCE DES PRINCIPES ? (L'ENTREPRISE THEORIQUE D'HERMANN PAUL)

C'est à l'ensemble de ces réflexions que s'attaqua en 1880 Hermann Paul, un ancien étudiant de Steinthal. Rendant hommage à ce dernier dans son *Esquisse de la philologie germanique (Grundriß der germanischen Philologie, 1891-93)*, en considérant que dans le domaine de la poésie populaire, c'est de l'article de Steinthal sur l'épopée qu'il a le plus appris (Paul, 1893, p. 515), Hermann Paul n'en critique pas moins sévèrement l'idée même d'une psychologie des peuples.

Il faut expliquer tout d'abord le titre de son livre, *Principes de l'histoire du langage (Principien der Sprachgeschichte, 1880)*, ce qu'il fait d'ailleurs lui-même dans l'introduction. Selon H. Paul, la langue peut, comme toute production de la culture humaine, être un objet de l'analyse historique, mais comme pour toute branche de la science historique, il doit y avoir, à côté de l'histoire de la langue, une science qui s'occupe des conditions d'existence de l'objet qui se développe historiquement. Cette science ne saurait être ni philosophique, ni spéculative. Elle doit être aussi empirique que la première. Ce sera une science des principes par opposition à une science des lois (*Gesetzeswissenschaft*). Là où cette dernière procède par décomposition en unités simples, la science des principes est de nature nécessairement composite, car la complexité des faits culturels exclut des causalités simples. La science des principes repose donc, certes, sur le fondement des sciences des lois expérimentales, parmi lesquelles il faut compter la psychologie, mais elle comporte plus que cela et occupe

une position à part. Ce n'est qu'en fondant une telle science des principes que la recherche historique spécifique ou spécialisée s'élève au-dessus de l'établissement d'une simple série de faits, établie de manière arbitraire, et que ses résultats acquièrent une signification et une validité générale proche de celle des résultats des sciences des lois. Mais il importe de distinguer entre une branche historique des sciences naturelles et l'histoire culturelle qui est caractérisée par une complexité particulière. C'est parce que dans aucun domaine de la culture les conditions de l'évolution ne se laissent reconnaître avec autant d'exactitude que dans la langue, que l'histoire linguistique a pu paraître proche des sciences historiques de la nature. Il s'agit là, toutefois, d'une erreur.

Les sciences de la culture traitent de la culture, dont la particularité est l'activation d'un facteur psychique. L'élément psychique est le facteur le plus important mais ce n'est pas le seul, il n'y a pas de culture sur un fondement purement psychique, c'est pourquoi on ne peut qualifier les sciences de la culture simplement de sciences de l'esprit (*Geisteswissenschaften*). Il n'existe qu'une seule science pure de l'esprit, c'est la psychologie en tant qu'elle est une science des lois (*Gesetzeswissenschaft*). Il y a également un facteur physique (matière) et la «théorie des principes de la science de la culture» (*Prinzipienlehre der Kulturwissenschaft*) doit déterminer l'interaction entre les deux.

D'autre part la science de la culture est toujours, selon H. Paul, une science sociale (*Gesellschaftswissenschaft*) : ce n'est que par échange entre deux personnes, transmission, collaboration, division du travail qu'il y a culture. Un des éléments essentiels d'une «théorie des principes de la science sociale» (*Prinzipienlehre der Gesellschaftswissenschaft*) consiste donc à déterminer comment se produit l'interaction entre les individus. Il pourrait sembler ici que cette «théorie des principes de la science sociale» est précisément ce que Steinthal et Lazarus appellent «psychologie des peuples». En réalité, elle est plus large, et autant H. Paul reconnaît l'apport de Steinthal et Lazarus pour la manière psychologique d'envisager l'histoire, autant leurs concepts lui paraissent insatisfaisants.

La psychologie des peuples telle que l'ont développée Steinthal et Lazarus, se rapporte, selon Paul, d'une part à l'humanité et constitue une «théorie des conditions générales de la vie en société», d'autre part aux différents peuples et contribue ainsi à une caractéristique de la spécificité culturelle des différents peuples. Ce caractère double correspond au rapport entre la psychologie individuelle et l'individu. Selon H. Paul, Steinthal et Lazarus n'ont pas reconnu ici la différence fondamentale entre science historique (*Geschichtswissenschaft*) et science des lois (*Gesetzwissenschaft*). Pour la seconde, il s'agit en réalité d'une histoire de la culture et de philologie, mais posées sur des fondements psychologiques. Ainsi Steinthal et Lazarus retrouvent dans l'«esprit collectif» (*Gesamtgeist*) les mêmes processus fondamentaux que dans l'«esprit individuel» (*Einzelgeist*). H. Paul y voit l'hypostase d'une série d'abstractions («*Volksgeist*» ou éléments du «*Volksgeist*») qui masquent les vrais processus et oublient que

les processus psychiques se produisent exclusivement entre esprits individuels.

Si l'on veut conserver l'idée d'une «psychologie des peuples», l'objet de cette dernière ne pourra être que les rapports entre des esprits individuels. Mais comme les représentations interagissent *au sein d'un esprit individuel*, ces esprits individuels ne peuvent agir l'un sur l'autre. Paul estime d'une certaine manière être ainsi plus fidèle à Herbart que Steinthal et Lazarus, et continuera d'ailleurs à se réclamer de ce dernier pour tout le restant de sa vie. Des esprits individuels ne peuvent agir l'un sur l'autre, selon H. Paul, que par un biais physique plus ou moins direct (au moyen des sons du langage, de gestes, de mimiques, d'images). Donc la psychologie ne peut en réalité être qu'individuelle et il n'existe selon Paul que deux «sciences des lois» concernant l'humain : la psychologie et la physiologie. De plus, tout acte de création linguistique est individuel (selon un principe de division du travail), même s'il s'agit ici d'une création qui se fait de manière inconsciente par différence avec la création artistique. Si la régularité de l'évolution du langage chez les hommes implique un caractère collectif, celui-ci réside dans le fait qu'il faut une sanction du groupe pour que la création individuelle se fixe dans la langue. On peut mesurer l'impact de ces débats dans un champ assez large des sciences humaines, en rappelant que dans un texte présenté en 1928 au congrès de linguistique de La Haye et publié en 1929, Roman Jakobson et Petr Bogatyrev font de leur opposition au «réalisme naïf» caractéristique à leurs yeux de la deuxième moitié du XIXe siècle, l'une des pierres de touche de leur conception de la création dans le folklore, annonciatrice à plus d'un titre de l'anthropologie structurale. Ils citent à titre d'exemple les linguistes néo-grammairiens, qui ne considéraient comme langage réel que le langage individuel, c'est-à-dire le langage d'une personne précise en un temps précis, tout le reste étant à leurs yeux abstraction théorico-scientifique. La linguistique moderne connaît pour sa part, selon eux, à côté de la parole, la langue (Saussure), c'est-à-dire un ensemble de conventions adoptées par une collectivité pour assurer que la parole soit compréhensible et qui forment un système traditionnel et interpersonnel (Bogatyrev & Jakobson, 1971).

H. Paul poursuit sa démonstration en analysant ce qui distingue la science du langage des autres sciences de la culture. Il lui paraît qu'elle est la plus exacte puisqu'elle permet d'isoler des éléments, des facteurs très petits. Il rejoint sur ce plan une conviction de Lucien Lévy-Bruhl, qui voyait dans les philologues et les linguistes «les véritables précurseurs d'une science positive des mœurs», puisque leurs travaux pouvaient servir de modèle quant à l'utilisation d'une méthode objective et positive, susceptible d'être étendue à l'ensemble des sciences humaines et sociales (Lévy-Bruhl, 1903, p. 175-176).

Les différents chapitres du livre consacrés à la nature de l'évolution linguistique en général, à la scission des langues, aux transformations phonétiques, aux changements dans le sens des mots, à l'analogie, à la syntaxe,

à la contamination, à la création originelle, à l'isolation, à la création de nouveaux groupes, à l'influence du changement de fonction sur la formation des analogies, aux déplacements dans le regroupement des mots proches étymologiquement et à la différenciations de sens, esquissent une théorie systématique de la signification.¹²

On comprendra aisément combien cette limitation de la psychologie à l'individu était inconciliable avec le point de vue de Steinthal et Lazarus, en rappelant que, chez Lazarus, l'individualité elle-même était envisagée comme un phénomène social. L'un des fondements de la psychologie des peuples est ainsi que l'unité du Moi n'est pas aussi originelle et aussi simple qu'on le suppose habituellement et que, somme toute, l'individu est une «fiction scientifique» : «Parler de l'individu en soi comme d'un être existant pour lui-même et isolé n'est qu'une fiction scientifique, qui doit d'abord être justifié par les fins d'un quelconque examen. Car en réalité l'individu apparaît dans toutes les formations et les expressions de sa vie intérieure comme conditionné par la collectivité et dépendant d'elle» (Lazarus, 1862, p. 402).

On peut se souvenir, en considérant cette opposition, des débats qui ont entouré les premières recherches de Durkheim sur le suicide et la question de savoir s'il devait être envisagé comme un phénomène individuel ou un phénomène collectif. Si le jeune Durkheim, pensant notamment à des travaux comme ceux de Steinthal, Lazarus et Wundt, estimait que sans la conception très germanique de la société comme réalité *sui generis* plus grande que la somme de ses parties, il n'y aurait pas de science sociale,¹³ un néogrammairien comme Hermann Paul réagit pour sa part vivement à ce genre de construction qui lui paraissait purement spéculative et du coup nuisible à la recherche, notamment linguistique. Comment ne pas rappeler aussi ici qu'un linguiste comme Antoine Meillet fit inversement de la question du changement linguistique le point de touche de son ralliement à la sociologie durkheimienne.

4. LA PSYCHOLOGIE AU SERVICE DE LA LINGUISTIQUE OU LA LINGUISTIQUE AU SERVICE DE LA PSYCHOLOGIE ? (LE DEBAT PAUL / WUNDT)

Le premier écrit consacré par Wundt à la psychologie des peuples, «Des finalités et des chemins de la psychologie des peuples» («Über Ziele und Wege der Völkerpsychologie», 1886) fut suscité notamment par la parution des *Principes de la science du langage* de Paul évoqués dans la partie précédente, comme il le dit lui-même dans l'introduction.

¹² Voir pour cet aspect Hoeschen & Schneider, 2002.

¹³ Durkheim, 1888, repris dans Durkheim, 1970, ici p. 101-102.

Wundt y défend, contre Paul, l'idée d'une psychologie des peuples en prenant le problème par un autre bout et en partant de sa propre expérience de la psychologie expérimentale. Ne pouvant s'appliquer qu'à des processus psychiques relativement simples, la psychologie expérimentale restait, selon Wundt, nécessairement individuelle et devait donc être complétée par une psychologie des processus complexes ou supérieurs dont la méthode relevait d'une observation historico-comparative des productions de l'esprit. La psychologie des peuples devait donc ajouter à la psychologie individuelle l'étude de la dimension sociale du psychique et l'observation des processus psychiques d'un point de vue historico-génétique (voir Wundt, 1886).

Tout d'abord, Wundt réexamine donc la légitimité d'une psychologie des peuples et les définitions qu'en ont données Lazarus et Steinthal. Il lui paraît que l'utilisation du terme de «loi» en psychologie et en histoire doit être plus prudente et plus étroite que chez ces derniers. La distinction entre «description» (*Beschreibung*) et «explication» (*Erklärung*) qui détermine par exemple leur critique de l'histoire culturelle, ne lui paraît pas non plus correcte. Revendiquant une synthèse qui, contrairement à ces autres sciences, se placerait à un niveau explicatif, Steinthal et Lazarus réduisent ces dernières à des tâches ancillaires dont elles ne sauraient se satisfaire et ne doivent donc pas s'étonner de trouver pour ainsi dire toutes les places déjà occupées (*ibid.*, p. 5-7).

Quant aux fondements herbartiens de la psychologie des peuples de Steinthal et Lazarus, ils relèvent, selon Wundt, exclusivement d'une psychologie individuelle et ils ont été abusivement étendus par eux au domaine de la psychologie collective. Il s'accorde sur ce point avec H. Paul. Leur tentative d'associer l'atomisme de l'âme herbartien et le *Volksgeist* hégélien était selon Wundt condamnée d'avance parce que ces deux ensembles conceptuels s'entendent «comme l'eau et le feu» (Wundt, 1921, p. 60). D'autre part, il paraît contradictoire à Wundt que Herbart, tenant d'une âme substantielle même s'il décompose ses mouvements en processus, en vienne à nier l'existence de celle-ci dans ces mêmes processus. Laissant de côté le concept métaphysique d'âme, auquel lui paraît d'ailleurs liée l'idée de lois, Wundt veut utiliser pour sa part ce terme au sens empirique et entendre par «âme» simplement la totalité des processus internes (Wundt, 1886, p. 1-37). L'«âme d'un peuple» (*Volksseele*), à laquelle il préfère revenir parce que la notion d'«esprit d'un peuple» (*Volksgeist*) ne résiste pas selon lui à l'analyse, est alors un objet aussi légitime que l'«âme individuelle» et possède autant de signification réelle. La légitimité de la psychologie des peuples est donc réaffirmée par Wundt, mais sur un plan différent de celui de Lazarus et Steinthal. Notons que Wundt remplacera ultérieurement le concept de *Volksseele* par celui de *Volkswille* plus apte selon lui à rendre compte des dynamiques à l'œuvre dans la psychologie des peuples.

Dans sa réponse aux critiques émises par Wundt, publiée un an après en 1887, Steinthal a surtout retenu les points communs existant entre eux, tout heureux que quelqu'un se rallie à l'idée d'une psychologie des

peuples, même si c'était sous une forme différente (Steinthal, 1887). Il répond, par contre, de manière beaucoup plus violente à la contestation par Paul de la légitimité d'une telle science. Etant une science naissante, la psychologie des peuples ne peut selon lui, à ce stade, qu'être insatisfaisante, mais elle n'en reste pas moins nécessaire comme science fondamentale sur laquelle s'appuieraient toutes les sciences humaines. Il n'est pas question du rôle ancillaire de telle ou telle discipline face à telle autre ; il est question de voir si l'on peut revendiquer une scientificité des sciences humaines ou pas.

Il s'attaque à la définition donnée par Paul d'une science des principes qui doit expliquer «comment, étant donnés des forces et des rapports constants, une évolution historique, un développement des formations les plus simples et les plus primitives vers les plus complexes est possible». S'il est d'accord sur la nécessité d'établir de tels principes, il dénie aux sciences de la nature une quelconque avance dans ce domaine et conteste aux notions de «lutte pour la survie» et de «survie du plus apte» le statut de tels principes. La remarque de H. Paul selon laquelle il tiendrait insuffisamment compte du facteur physique (c'est-à-dire ici physiologique) a déjà été démontée par Wundt, qui argumente, comme lui, qu'il n'y a pas de lois relevant d'un facteur psychologique isolé puis d'un facteur physique, donc pas de psychologie sans physiologie ; la psychologie elle-même doit exposer des lois de développement. Il lui semble donc, en fin de compte, que c'est leur métaphysique, leur conception du rapport entre la sphère de la nature et celle de l'esprit qui est différente : pour lui il n'existe qu'un ensemble (à la fois corps et esprit) et c'est ce dernier qui est l'objet de la science de la culture tout comme de la psychologie. Paul reste à ses yeux attaché à l'abstraction d'une science établissant des lois au sujet d'une âme pure détachée du corps.

Quant à Wundt, il travailla pendant vingt ans aux dix volumes de sa *Völkerpsychologie*¹⁴ qui étudie dans ses trois parties principales les lois de l'évolution de la langue, du mythe et des mœurs (Sitte), et exploite pour cela une quantité impressionnante de travaux philologiques, linguistiques, mythologiques, ethnologiques et anthropologiques. Il y poursuit la discussion avec Steinthal et Lazarus, décédés respectivement en 1899 et 1903.

Le linguiste Berthold Delbrück, un néogrammairien proche de Steinthal qui publia un certain nombre d'articles dans la revue de ce dernier, reprit la polémique après la parution du premier volume de la *Völkerpsychologie* de Wundt consacré au langage, dans son livre *Questions fondamentales de la recherche linguistique, en tenant compte de la psychologie du langage de W. Wundt (Grundfragen der Sprachforschung mit Rücksicht auf W. Wundts Sprachpsychologie*, Strasbourg, 1901). Tout en reconnaissant les mérites de Wundt, il n'en maintenait pas moins qu'aussi

¹⁴ Wundt, 1900-1920. Les deux premiers volumes étaient consacrés au langage, le troisième à l'art, les quatrième, cinquième et sixième volumes au mythe et à la religion, les septième et huitième à la société, le neuvième au droit, le dixième à la culture et à l'histoire.

bien la psychologie volontariste de ce dernier que la psychologie herbartienne intellectualiste, permettaient d'élaborer une psychologie des peuples (Delbrück, 1901). Il est intéressant de noter que l'un des lecteurs attentifs de cet examen des questions fondamentales de la linguistique à la lumière de la psychologie des peuples de Wundt, sera George Herbert Mead, l'un des représentants du pragmatisme américain, célèbre notamment pour sa théorie de l'émergence du «moi» à partir du langage, envisagé comme communication signifiante et comme interaction symbolique.

Dans un texte de 1904 consacré aux rapports entre psychologie et philologie et paru dans le premier numéro de la revue américaine *Psychological Bulletin* (Mead, 1904), Mead considérait que la différence entre la vision herbartienne et wundtienne de l'association introduisait une différence importante dans leurs oeuvres. Chez Wundt, l'association se limite selon lui à la connexion d'idées en un tout, elle exclut les processus d'assimilation, de complexification et de fusion si importants pour comprendre la formation des mots et leur changement de sens. Critiquant lui-aussi la psychologie mécaniste herbartienne parce qu'elle peut difficilement rendre compte d'une évolution, Mead n'en trouvait pas moins intéressants les rapports entre philologie et psychologie qui caractérisaient tout particulièrement l'œuvre de Steinthal. La conclusion de l'article était que «le traitement psychologique du côté structurel de la conscience n'a pas atteint une forme finale» (*ibid.*, p. 391) et que le développement ultérieur de la psychologie ne pourra que profiter à la psychologie des peuples.

Après s'être apaisé un temps, le débat entre Wundt et Paul rebondit à la fin de la première décennie du XXe siècle. En 1909 H. Paul note dans la préface à la quatrième édition de ses *Principes* qu'on attend sans doute de cette nouvelle édition qu'il prenne position par rapport au premier volume de la *Völkerpsychologie* de Wundt consacré au langage, et paru à Leipzig en 1900 (deuxième édition en 1904). Il estime qu'il ne peut malheureusement que refuser. L'opposition de fond entre Wundt et lui ne repose pas tellement sur le fait que lui, H. Paul, s'appuie sur la psychologie de Herbart (sans d'ailleurs reprendre à son compte les positions métaphysiques de ce dernier), tandis que Wundt s'appuie sur son propre système ; elle lui paraît liée bien plutôt au fait que l'analogie, à laquelle en accord avec tous les linguistes actuels, il accorde une très grande importance pour l'activité langagière et pour l'évolution du langage, ne joue pratiquement aucun rôle chez Wundt. Un fossé bien plus grand encore, qui ne saurait être comblé, les sépare en raison de leurs positions respectives vis-à-vis de ce qu'on appelle la psychologie des peuples. Wundt pose comme l'indique déjà le titre, la psychologie des peuples à côté de la psychologie individuelle, dans un sens que lui, H. Paul, a combattu dans son livre. Il considère cela comme légitime, dès lors que Wundt n'imagine pas pour la vie psychique une instance porteuse transcendante. Mais les transformations du langage se produisent, selon Wundt, en raison de transformations dans le «psychisme du peuple» (*Volksseele*), et non pas de transformations dans les «psychismes individuels» (*Einzelseelen*). Le problème central, selon Paul,

est celui concernant la manière dont se produit l'interaction entre les individus. Pour Wundt, cela ne constitue même pas un problème, selon Paul. Il aborde donc le langage uniquement du point de vue de celui qui parle, jamais de celui qui écoute. Selon Paul, on ne peut obtenir de cette manière une véritable et entière compréhension de l'évolution de la langue.

Paul souligne que dans certains passages de l'œuvre de Wundt est exprimée l'idée que de cette dernière partira un bouleversement complet de la linguistique. Il ne le pense pas. Wundt explique lui-même dans son livre *Histoire du langage et psychologie du langage, en tenant compte des Questions fondamentales de la recherche linguistique de B. Delbrück (Sprachgeschichte und Sprachpsychologie, mit Rücksicht auf B. Delbrücks Grundfragen der Sprachforschung, Leipzig 1901)*, en réponse aux critiques formulées par Bertold Delbrück, que ce qui lui importe n'est pas tellement une utilisation de la psychologie pour faire progresser la linguistique, qu'une utilisation de la linguistique pour faire progresser la psychologie. Wundt déclare explicitement ici qu'il a voulu obtenir, à partir de l'observation du langage, des lois psychologiques. Paul considère que c'est impossible : certes le psychologue peut trouver une inspiration dans l'histoire linguistique, mais toute modification de l'usage dans la pratique linguistique, telle qu'elle est consignée par l'histoire linguistique, même la plus petite, est déjà, d'après lui, le résultat de multiples actions de la parole et de l'ouïe (*Sprech- und Hörbetätigungen*) exercées par de nombreux individus. Ce n'est pas ce résultat qui est l'objet du psychologue, mais les processus distincts qui l'ont produit. On ne saurait donc s'étonner, selon H. Paul, que Wundt ne précise jamais quelles connaissances psychologiques il a tirées du langage. Il lui paraît plutôt que Wundt aborde le langage avec des conceptions psychologiques toutes faites, l'inverse donc du reproche que Steinthal faisait à Paul. Mais il peut sembler, en cette fin de siècle, que le débat se déplace aussi vers une autre tension, celle entre psychologie et sociologie.

CONCLUSION

Les «idées et sentiments communs que les générations se passent les unes aux autres, et qui assurent à la fois l'unité et la continuité de la vie collective, [...] tous ces phénomènes sont d'ordre psychologique, mais ne relèvent pas de la psychologie individuelle puisqu'ils dépassent infiniment l'individu. Ils doivent donc être l'objet d'une science spéciale chargée de les décrire et d'en chercher les conditions : on pourrait l'appeler psychologie sociale. C'est la *Völkerpsychologie* des Allemands. Si nous n'avons rien dit tout à l'heure des intéressants travaux de Lazarus et Steinthal, c'est que jusqu'ici ils n'ont pas donné de résultats. La *Völkerpsychologie*, telle qu'ils l'entendaient, n'est guère qu'un mot nouveau pour désigner la linguistique

générale et la philologie comparée.»¹⁵ Voilà le verdict du jeune Durkheim concernant la psychologie des peuples de Steinthal et Lazarus. Quant à la morale de Wundt, il l'aborde comme l'une des facettes d'un mouvement plus large vers une science positive de la morale, qui se construit désormais, selon lui, à partir de faits et non de la spéculation. L'Éthique de Wundt surtout, ni spiritualiste, ni utilitaire, chercherait à élever la morale au niveau d'une science (Durkheim, 1886 ou 87). L'éloignement ultérieur de Durkheim par rapport à la psychologie (ainsi que par rapport à la science allemande en général) est connu, mais on peut, en revenant sur ces déclarations, choisir aussi bien d'insister sur la rupture entre les considérations sur le langage ou la psychologie des peuples et la sociologie que sur les continuités.

Le débat analysé ci-dessus illustre combien les recherches linguistiques concernant les lois phonétiques et plus largement le changement linguistique s'appuyaient *nolens volens* sur un arrière plan philosophique et combien, inversement, ce dernier a aussi été influencé, dynamisé par les recherches linguistiques qui offraient un modèle réduit d'un changement culturel se situant à la charnière entre physiologie, psychologie, histoire et sociologie.

De l'échec d'une tentative de synthèse (la psychologie des peuples de Steinthal et Lazarus) au dialogue impossible entre linguiste et psychologue (Paul et Wundt) ce débat allemand, loin de ne concerner que la linguistique, a eu une certaine importance pour la définition du fait social et préfigure des oppositions théoriques en sciences sociales encore valables aujourd'hui. De l'opération de clarification entreprise par Hermann Paul, à la place de la psychologie allemande au sens large pour la naissance des sciences sociales ou à l'importance de ce débat pour la genèse du structuralisme, ce qui est en jeu, c'est autant la question de la possibilité de concevoir un sujet collectif que la possibilité d'une scientificité des sciences humaines en général.

© Céline Trautmann-Waller

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

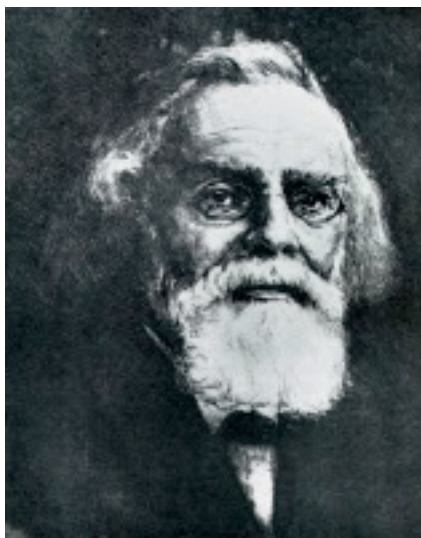
- BAGGIONI Daniel, 1988 : «Le débat Schuchardt / Meillet sur la parenté des langues (1906-1928)», in : *Antoine Meillet et la linguistique de son temps, Histoire-Epistémologie-Langage* 10 (2), p. 85-97.
- BOGATYREV Petr & JAKOBSON Roman, 1971 : «Fol'klor kak osobaja forma tvorčestva» [Le folklore comme forme particulière de création], in P. Bogatyrev, *Voprosy teorii narodnogo iskusstva*, Moscou; trad.

¹⁵ Durkheim, 1888, repris dans *id.*, 1970, ici p. 101-102.

- all. : P. Bogatyrev et R. Jakobson : «Die Folklore als besondere Form des Schaffens» in R. Jakobson : *Selected Writings IV*, The Hague – Paris, 1966, p. 1-15.
- BRUGMANN Karl & OSTHOFF Hermann, 1878 : *Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen*, Leipzig, S. Hirzel.
- CAUSSAT Pierre, 1978 : «La querelle et les enjeux des lois phonétiques. Une visite aux néo-grammariens», in : *Langages*, n° 49, p. 24-45.
- DELBRÜCK Berthold, 1901 : *Grundfragen der Sprachforschung mit Rücksicht auf W. Wundts Sprachpsychologie*, Strasbourg : K.J. Trübner.
- DURKHEIM Emile, 1886 ou 87, : «La science positive de la morale en Allemagne», in *Revue philosophique de la France et de l'étranger* XXIV, p. 33-58, 113-142 et 275-284.
- 1888 : «Cours de science sociale : leçon d'ouverture», in *Revue internationale de l'enseignement* 15, p. 23-48, repris in : E. Durkheim : *La science sociale et l'action*, introduction et présentation de Jean-Claude Filloux, Paris, 1970, p. 79-110.
- EINHAUSER Eveline, 1989 : *Die Junggrammatiker. Ein Problem für die Sprachwissenschaftsgeschichtsschreibung*, Trier : WVT (Wissenschaftlicher Verlag Trier).
- HOESCHEN Andreas & SCHNEIDER Lothar, 2002 : «Zwei klassische Konzeptionen der Kulturwissenschaft : Hermann Paul und Heinrich Rickert», in *Internationales Archiv für Sozialgeschichte der deutschen Literatur* 27 (1), p. 54-72.
- JANKOWSKY Kurt R., 1972 : *The Neogrammarians*, La Haye / Paris : Mouton.
- KÖHNKE Klaus-Christian, 1996 : *Der junge Simmel in Theoriebeziehungen und sozialen Bewegungen*, Francfort/Main : Suhrkamp.
- KNOBLOCH Clemens, 1988 : *Geschichte der psychologischen Sprachauffassung in Deutschland von 1850 bis 1920*, Tübingen : M. Niemeyer.
- (éd.), 2003 : *Moritz Lazarus - Grundzüge der Völkerpsychologie und Kulturwissenschaft*, Hambourg : F. Meiner.
- LAZARUS Moritz, 1851 : «Über den Begriff und die Möglichkeit einer Völkerpsychologie», in : *Deutsches Museum, Zeitschrift für Literatur, Kunst und öffentliches Leben* 1 / (Juli), Leipzig, S. 112-126.
- 1856/57 : *Das Leben der Seele in Monographien über seine Erscheinungen und Gesetze*, Berlin : F. Dümmler.
- 1862 : «Ueber das Verhältnis des Einzelnen zur Gesamtheit», in : *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, n° 2, p. 393-453.
- 1865 : «Einige synthetische Gedanken zur Völkerpsychologie», in : *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft* 3, p. 1-94.
- 1865a : «Über die Ideen in der Geschichte», *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, n° 3, p. 385-486.

- LEVY-BRUHL Lucien, 1903 : *La morale et la science des mœurs*, Paris : F. Alcan.
- MEAD George Herbert, 1904 : «The Relations of Psychology and Philology», in *Psychological Bulletin*, n° 1, p. 375-391.
- MISTELI Franz, 1880 : «Lautgesetz und Analogie. Methodologisch-psychologische Abhandlung bei Gelegenheit der Schrift : Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen von Hermann Osthoff und Karl Brugman. 1. Teil», *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, n° 11 /, p. 365-475 et *ibid.*, n° 12, p. 1-26.
- , 1881 : «Beurteilung H. Paul, Principien der Sprachgeschichte», in *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, n° 13, p. 376-409.
- PAUL Hermann, 1880 : *Principien der Sprachgeschichte*, Halle : M. Niemeyer.
- , 1893 : *Grundriß der germanischen Philologie* II/1, Strasbourg : K.J. Trübner.
- 1909⁴ : *Principien der Sprachgeschichte*, Vorrede zur vierten Auflage, Halle : M. Niemeyer.
- SCHUCHARDT Hugo, 1885 : *Über die Lautgesetze. Gegen die Junggrammatiker*, Berlin : Oppenheim, repris in Spitzer, 1922, p. 51-107.
- SPITZER Leo (éd.), 1922 : *Hugo-Schuchardt-Brevier, ein Vademekum der allgemeinen Sprachwissenschaft*, Halle (Saale) : M. Niemeyer.
- STEINTHAL Heymann, 1860 : «Zur Charakteristik der semitischen Völker. Auf Anlaß von E. Renan, Nouvelles considérations sur le caractère général des peuples sémitiques, et en particulier sur leur tendance au monothéisme», *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft* 1, p. 328-345.
- 1860a : «Assimilation und Attraction, psychologisch beleuchtet (Auf Veranlassung von : Jacob Grimm, Über einige Fälle der Attraction)», in *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft* 1, p. 93-179 (également in : H. Steinthal, *Gesammelte kleine Schriften*, Berlin : F. Dümmler, 1880, p. 107-190).
- 1860b : (recension) : «Mathematische Sprachwissenschaft (A. Schleicher, Zur Morphologie der Sprache)», *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, n° 1, p. 432-435.
- 1862 : (recension) : «Über Charakteristik der Sprachen (August Schleicher, Die deutsche Sprache)», *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, n° 2, p. 224-243
- 1865 : (recension) : «August Schleicher, Die Unterscheidung von Nomen und Verbum in der lautlichen Form, angezeigt von Prof. Steinthal», *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, n° 3, p. 497-506
- 1880 : «Zur Volksdichtung [Mit Rücksicht auf Dunger H. Rundäs und Reimsprüche aus dem Vogtlande. Mit 22 vogtländischen Schna-

- derhüpf-Melodien Plauen F.E. Neupert 1876]», *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, n° 11, p. 28-42.
- 1887 : «Begriff der Völkerpsychologie», in *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, n° 17 / 1, p. 233-264.
- 1891 : «An den Leser», in : *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde. Neue Folge der Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, n° 1, p. 10-16.
- TOBLER Ludwig, 1887 : «Beurteilung H. Schuchardt, Über die Lautgesetze. Gegen die Junggrammatiker», *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, n° 17, p. 96-100.
- TRAUTMANN-WALLER Céline, 2006 : *Aux origines d'une science allemande de la culture. Linguistique et psychologie des peuples chez Heymann Steinthal*, Paris : CNRS Editions.
- WUNDT Wilhelm, 1886 : «Über Ziele und Wege der Völkerpsychologie», in *Philosophische Studien*, n° 4, p. 1-27; repris in W.W., *Probleme der Völkerpsychologie*, Stuttgart, ²1921, p. 1-37.
- , 1900-1920 : *Völkerpsychologie. Eine Untersuchung der Entwicklungsgesetze von Sprache, Mythos und Sitte*, 10 vols., Leipzig : W. Engelmann.
- 1921 : «Der Einzelne und die Volksgemeinschaft», in W. W. : *Probleme der Völkerpsychologie*, Stuttgart, ²1921, p. 53-77.



Heyman Steinthal (1823-1899)